



**Simone
de Beauvoir**
**Journal
de guerre**

SEPTEMBRE 1939
JANVIER 1941

Gallimard

SIMONE DE BEAUVOIR

JOURNAL DE GUERRE

Septembre 1939-Janvier 1941

ÉDITION PRÉSENTÉE
ÉTABLIE ET ANNOTÉE PAR
SYLVIE LE BON DE BEAUVOIR

nrf

GALLIMARD



JOURNAL DE GUERRE

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante exemplaires sur vélin pur chiffon de Rives Arjomari-Prioux numérotés de 1 à 50.

Ce journal de la déclaration et du début de la guerre (sept carnets) ne constitue qu'un fragment du journal que Simone de Beauvoir tint dès sa jeunesse, presque dès son enfance, et sa vie durant, quoique par intermittence. Il faut le considérer comme une partie d'un tout considérablement plus vaste. Mais sa publication isolée a été conçue comme complément de la correspondance avec Sartre, dont plus de la moitié appartient à la même période noire de 1939 et 1940. Il a paru intéressant de confronter les deux versions contemporaines dans leurs subtiles mais significatives différences. Surtout, le journal vient combler les trous de la correspondance, inévitables lorsque les deux épistoliers se rejoignaient : visite clandestine du Castor à Brumath, en novembre, permission de Sartre venu à Paris, en février, ou pendant leur brutale séparation, toute communication coupée, quand Sartre fut fait prisonnier en juin 1940. Il permet alors de reconstituer l'histoire dans sa continuité.

Cette perspective déterminée explique que les notes soient moins détaillées que celles des lettres, ne comportent pas, par exemple, de renvois développés, pagination à l'appui, aux œuvres romanesques ou autobiographiques de Simone de Beauvoir. Leur but se limite à rendre intelligible le texte, à identifier les divers personnages, bref à faciliter une lecture courante. Si l'on souhaite plus de précisions, on les trouvera

dans l'édition des lettres à Sartre. Plusieurs extraits expurgés de ces carnets ont été incorporés par Simone de Beauvoir dans La Force de l'âge. Je les signale au fur et à mesure.

Sylvie Le Bon de Beauvoir

CARNET I

1^{er} SEPTEMBRE-4 OCTOBRE 1939

1^{er} SEPTEMBRE ¹

A 10 h. du matin je déjeune chez « Rey ² » ; pour la première fois depuis de longs jours je suis vraiment de bonne humeur, je sens l'ensemble de ma vie autour de moi tout équilibrée et heureuse. Le journal annonce les revendications d'Hitler ; aucun commentaire, on ne souligne pas le caractère inquiétant des nouvelles, on ne parle pas non plus d'espoir. Impression trouble. Je m'en vais vers le « Dôme », désœuvrée, incertaine. Peu de monde. J'ai à peine commandé mon café qu'un garçon annonce : « Ils ont déclaré la guerre à la Pologne » ; c'est un client à l'intérieur qui a *Paris-Midi* ; on se rue vers lui et aussi vers les kiosques à journaux où *Paris-Midi* n'est pas arrivé. Je me lève, je cours vers l'hôtel ³ pour attendre Sartre. Les gens ne savent encore rien, ils sourient dans la rue comme tout à l'heure. Personne dans l'hôtel, je monte, je lis *Marianne-Magazine* pour passer le temps ; par instants l'évidence : mais ça y est, c'est la guerre. Je sors de nouveau, quelques types ont *Paris-Midi*, on les arrête pour voir le titre. Je reviens chez moi – une seule idée : attendre, revoir Sartre au plus vite. Il arrive à midi. On cherche les musettes, les souliers dans la cave.

1. A partir de cette date jusqu'au 5 novembre, ce journal est très partiellement cité dans *La Force de l'âge*.

2. Brasserie « Aux Trois Mousquetaires », avenue du Maine.

3. L'hôtel « Mistral », 24, rue Cels, où ils étaient installés depuis octobre 1937.

J'aperçois nos deux paires de skis dans un coin, ça me fend le cœur. José¹ est décomposé. Sartre me donne rendez-vous à 2 h. 1/2 et je vais en taxi retrouver Sorokine². On va au « Murat », on mange des gâteaux; c'est désert et sinistre; la mobilisation n'est pas encore affichée; pourquoi? on aimerait mieux savoir une bonne fois. Je lui fais la conversation sans trop de peine; je ne pense presque rien. De temps en temps un peu d'hébétude. On sort pour voir s'il y a des nouvelles; il n'y a rien. Je la quitte et m'assieds au « Viaduc » au pied du métro Passy. Passy est absolument désert, toutes maisons fermées, pas un piéton dans les rues; mais un interminable défilé d'autos sur le quai, pleines de valises et parfois de mômes; il y a même des side-cars. Sartre arrive avec sa musette – la mobilisation est décrétée. Les journaux annoncent qu'elle a lieu à partir de demain; ça nous donne un peu de temps. On passe à l'hôtel. Sartre a quand même peur d'être en retard à son centre de rassemblement. On part sans musette, en taxi, vers la place Hébert; c'est vers la porte de la Chapelle une petite place un peu difficile à trouver. Elle est vide. Il y a un poteau au milieu avec une pancarte « Centre de rassemblement 4 » et en dessous de la pancarte deux gendarmes. Nous tournons un peu autour d'eux. On vient de coller des affiches au mur, nous allons voir : un grand appel à la population parisienne, sabré de bleu-blanc-rouge, et plus modeste, l'ordre de mobilisation décrétée à partir du 2 septembre 0 h. Sartre joue « Mr. Plume³ mobilisé », il s'approche des gendarmes et montre son fascicule en réclamant avec modestie d'être expédié à Nancy. « Venez dès 0 h. si vous voulez » dit le gendarme « mais nous ne pouvons pas faire un train pour vous tout seul. » On convient de revenir à 5 h. du matin. Nous partons à pied vers les boulevards de Montmartre; on achète un couteau à une horrible femme à barbe et je mange un peu au « Dupont »; je ne me sens pas émue mais je peux mal manger. On va en métro au café « Rey », puis à pied au

1. Employé de l'hôtel.

2. Nathalie Sorokine (Lise Oblanoff dans *La Force de l'âge*), élève de S. de Beauvoir au lycée Molière l'année précédente.

3. Personnage de Michaux.

café de « Flore ». Sonia est superbe, avec un foulard rouge dans les cheveux, et Agnès Capri printanière avec un chapeau de bergère à grand ruban blanc; une femme qui a plutôt l'air d'une dure a les yeux pleins de larmes. L'optimisme cède un peu. « Cette fois ça a l'air plus sérieux » dit un garçon; mais les gens restent souriants. Nous sommes fatigués. Je ne pense toujours rien mais j'ai mal à la tête. Nous remontons la rue de Rennes. Un beau clair de lune; le clocher de St Germain-des-Prés, on dirait une église de campagne. Et au fond de tout, et devant soi, une horreur insaisissable; on ne peut rien prévoir, rien imaginer, rien toucher. D'ailleurs mieux vaut ne pas essayer. On est tout barré et tendu au-dedans, tendu pour maintenir le vide – et une impression de fragilité: il suffirait d'un faux mouvement pour que soudain ce soit une souffrance intolérable. Dans la rue de Rennes, pendant un moment, je me sens fondre en petits morceaux.

La nuit – J'ai peur de la nuit bien que je sois si fatiguée; je ne dors pas tout de suite; mais je ne pense rien, une espèce d'horreur fixe – on a mis le réveil à 3 h. du matin, il y a du clair de lune plein la chambre. Soudain un grand cri – je vais à la fenêtre, une femme a crié; rassemblement, des pas de course, une lampe électrique dans la nuit. Je m'endors.

2 SEPTEMBRE.

A 3 h. on se lève – valises, musettes en désordre – on s'habille vite. Sartre se mange obstinément un ongle. On descend à pied au « Dôme ». Silence, nuit, il fait très doux. Le « Dôme » et la « Rotonde » sont faiblement éclairés; le « Dôme » est tout bruyant; beaucoup d'uniformes. Deux putains à la terrasse encadrent deux officiers, l'une chantonne machinalement, les officiers ne s'en occupent pas – des rires, des cris à l'intérieur. On boit des cafés. Nous partons en taxi pour la place Hébert à travers une nuit vide et douce. La place est vide sous la lune, toujours avec ses deux gendarmes. On dirait un roman de Kafka; on a l'impression d'une démarche absolument indivi-

duelle de Sartre, une démarche libre et gratuite, avec pourtant une profonde fatalité qui vient du dedans, par-delà les hommes – en effet les gendarmes accueillent d'un air amical et indifférent ce petit homme à musettes qui demande à partir. « Allez gare de l'Est » disent-ils, presque comme à un maniaque. On va vers la gare de l'Est en suivant les grands ponts de fer, et en dominant la voie ferrée; c'est l'aube, le ciel rougit, c'est d'une beauté surprenante. La gare est presque vide; il y a un train à 6 h. 24, mais il semble que Sartre soit seul pour le prendre. Finalement il prendra celui de 7 h. 50. On passe un moment à une terrasse dans le petit matin doux et c'est presque gai – si seulement je pouvais ne pas penser à Bost¹ ce serait tolérable, mais je ne peux pas. Sartre répète qu'il n'est pas, lui, en danger, c'est juste une séparation. On se parle encore à la gare, séparés par une chaîne, puis il s'en va, son dos, sa nuque disparaissent. Je m'en vais vite et je marche; il me semble que tant que je marcherai, ça pourra tenir mais qu'il ne faudrait jamais s'arrêter. Un si beau matin d'automne, on dirait une rentrée de vacances heureuse; le boulevard Réaumur, les Halles, l'odeur des carottes et des choux – je m'arrête au « Dupont » St Michel et je commence à écrire. Pendant qu'on écrit on ne pense pas non plus. Le Luxembourg, Montparnasse; je repasse à l'hôtel. Diversion heureuse d'une lettre de Kos². qui m'irrite et pour laquelle je médite une réponse; je me bute sur cette petite histoire, elle me remplit. Je commence à écrire et j'aperçois Gérassi³, je suis contente de pouvoir parler à quelqu'un. Je dors à moitié. On déjeune ensemble à la « Coupole ». Sorokine a quitté Paris, j'ai eu juste un petit pneu. Je mange, je vais au « Dôme » et j'écris des lettres – puis je prends un métro et je vais au cinéma bd Rochechouart voir *Trafic d'armes*; pas trop bon, et trop court. Il est 5 h. quand je sors – contente d'avoir un rendez-vous à 7 h. 1/2, ça fixe une borne. Besoin de garder des directions dans l'espace, des bornes dans le temps.

1. Comme soldat de l'active, il allait être exposé en première ligne.

2. Son amie Olga Kosakievitch.

3. Peintre, mari de son amie Stépha, qu'elle avait connue lorsque celle-ci était gouvernante chez Zaza. Raconté dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

L'Intransigeant parle de vagues manœuvres diplomatiques : la Pologne résiste, le Reich est intimidé; une seconde d'espoir, sans joie, plus pénible que la torpeur. Au sortir du cinéma Paris est lourd; on parle peu dans les rues. Passé chez Toulouse¹ – dans un café des boulevards je lui écris, puis j'écris ceci. Demain il faudra se réveiller et penser des choses – mais pour aujourd'hui, tout est sauvé par la profonde hébétude – sommeil.

Sur le bd Montparnasse la librairie Tschann a mis une petite pancarte manuscrite : « Famille française – 1 fils mobilisé en 1914, etc. – mobilisable le 9ème jour. »

Gérassi estime inutile de se battre comme soldat; il consentirait à 5 mois d'instruction s'il devait être commandant. Je le fâche en lui disant qu'il ne sera sûrement pas commandant.

Retour à pied vers Montparnasse – une file de gens attendant des masques à gaz sur l'avenue de l'Opéra. Je monte chez Gérassi et je somnole, accablée de fatigue; je pense maniaquement à ma dispute avec Kos. parce que c'est le seul point auquel je puisse m'accrocher, du présent sur lequel on peut agir. Gérassi arrive, pathétique : « Voyons si vous avez du cœur... Ehrenbourg² est un homme fini »; Ehrenbourg ne mange plus, ne dort plus, à cause de la trahison soviétique³, peut-être il se suicidera – ça me touche peu. Nous allons dîner à la crêperie bretonne rue Montparnasse; on prend une petite table sur la rue; nuit noire : les grandes pancartes ABRI sur le mur d'en face, les putains qui arpentent le trottoir, une ou deux lumières bleues – il fait lourd. La crêperie n'est plus ravitaillée, elle manque de pain, de farine, etc. Je mange peu. Ce soir les cafés ferment à 11 h.; plus de boîtes; nous faisons un tour rapide, je ne peux pas supporter l'idée de ma chambre, j'irai coucher chez Gérassi. Je repasse chercher mon courrier : un mot du petit Bost qui s'ennuie à mourir – je pense qu'ils vont me le tuer, et c'est si absurde et injuste, je m'effondre. Je retrouve Gérassi; on met un drap sur le divan d'en bas. Je suis longue à m'endormir mais je m'endors.

1. Surnom de Simone Jollivet, compagne de Charles Dullin. Vieille amie de Sartre puis du Castor. Elle habitait alors 11, rue de Navarin.

2. L'écrivain soviétique, ancien de la guerre d'Espagne comme Gérassi.

3. Le pacte germano-soviétique.

3 SEPTEMBRE. DIMANCHE.

Je me réveille à 8 h. 1/2; il pleut. Cette fois je suis bien réveillée, il n'y a pas à compter sur le sommeil hébété qui m'a soutenue hier toute la journée; ma première pensée c'est « C'est vrai »; tout de suite besoin d'activité, on ne peut pas rester une minute sans rien faire. Je fais longuement ma toilette. Je pense que je ne suis pas exactement triste ou malheureuse, je n'ai pas l'impression d'un chagrin *en* moi; c'est le monde dehors qui est horrible. On met la radio. Ils n'ont pas répondu aux dernières notes de la France et de l'Angleterre, on se bat toujours en Pologne, il n'y a plus d'espoir. Je descends, je remonte chez moi – pas de courrier encore, c'est très irrégulier. Je prends un café chez « Rey ». C'est impensable : après ce jour il y en aura un pareil et un autre et un autre, et bien pires même car alors on se battra. Tout est barré, souvenirs, avenir, perception même; à chaque arrêt du corps, des yeux, de la pensée, les larmes montent aux yeux; ce qui empêche de pleurer c'est l'impression qu'après, on aurait exactement autant de larmes à verser – tandis que parfois on a le goût d'aller jusqu'au bout de ses larmes et après ça fait comme une bonne chose de faite et une mesure prise. Je pense Sartre, Bost, mais comme des mots et des images figées sans expression; je n'ai pas relu la lettre de B. – je ne peux pas me décider à faire des rangements chez moi ni à aller chez le coiffeur où il faudrait rester 2 h. immobile. Je crois que je pourrai travailler, mais pas dans ma chambre, dans un café. En tout cas, le problème n'est pas le même qu'hier : hier c'était juste tenir la journée, n'importe comment. Aujourd'hui et à l'avenir il faudrait essayer de vivre convenablement. J'attends d'avoir repris mon roman chez V. et j'essaierai.

Je lis le *Journal* de Gide – le temps passe lentement. 11 h. : ultime démarche à Berlin, on saura aujourd'hui la réponse. Pas d'espoir – impossible de réaliser concrètement aucun espoir, je n'imagine même pas une joie si on me disait « la guerre n'aura pas lieu » et peut-être je n'en aurais pas.

A midi je passe chez moi ; télégramme de Védrine ¹ et coup de téléphone de Gégé ². Je lui téléphone aussitôt et ça me fait un plaisir démesuré d'entendre sa voix ; qui on voit, ça ne fait rien, ce qui compte c'est l'impression d'une société organisée autour de soi avec des rendez-vous et l'usage de la parole et des soucis communicables. Je vais chez elle à pied ; toutes les distances se sont tellement raccourcies ; un km. à faire, c'est toujours 10 mn. d'occupées. Paris me semble ramassé et individualisé. Les sergents de ville ont de superbes casques neufs et leurs masques en bandoulière dans de petites musettes cachou, il y a des civils qui portent ça aussi – beaucoup de stations de métro sont barrées avec des chaînes et d'énormes pancartes annoncent la station la plus proche. Les autos avec leurs phares bleus semblent parées d'énormes pierres précieuses.

J'arrive chez Gégé, très mignonne avec son joli petit chemisier blanc ; il y a Pardo ³ et un autre type aux yeux très bleus ; on cause un peu, de Poupette ⁴, des vacances – détente. On va au « Dôme » où Gérassi est en train de manger une poule au riz – on déjeune tous quatre ensemble. Pardo fait le pari contre G. et moi qu'il n'y aura pas la guerre ; mon voisin, un Anglais, dit la même chose ; cependant le bruit court que l'Angleterre a déjà déclaré la guerre. On discute – état de vague espoir ou du moins d'incertitude. Gégé va quitter Paris mardi pour le Limousin, elle n'a que 2 000 f. pour faire vivre sa famille ; elle raconte ses vacances à Porquerolles, sa visite à La Grillère et le retour dur de Limoges à Paris, une suite ininterrompue de trains et de voitures chargées de matelas ; vers Paris, peu d'autos et rien que des hommes seuls, des rappelés. Le type aux yeux bleus vient, et Ella Pardo ⁵ ; il essaie vaguement de défendre l'U.R.S.S. – on met au « Dôme » d'épais rideaux bleus pour voiler les vitres. Soudain à 3 h. 1/2, *Paris-Soir* : « L'Angleterre a déclaré la guerre à 11 h. La France la déclare

1. Louise Védrine, ancienne élève devenue une amie.

2. Amie de la sœur du Castor, devenue la sienne et celle de Sartre.

3. Ami de Gégé et son futur second mari. Leur fils Frédéric, né en 1944, aura Sartre comme parrain.

4. Sa sœur.

5. La sœur de Pardo.

à 5 h. de l'après-midi. » Énorme secousse malgré tout – de nouveau un éclair « ils vont tuer Bost »; je rentre chez moi en larmes et je me mets à ranger maniaquement. La pipe de Sartre, ses vêtements. J'ai l'évidence que je ne vivrai pas s'il meurt; ça me donne presque une tranquillité tandis que pour B. c'est intolérable et mêlé comme d'un remords de lui survivre.

Je me calme, je descends; les rues sont graves. Sur la place Montparnasse, une bagarre. Une femme je crois a traité un type d'étranger et il l'a engueulée; des gens ont protesté; un garde municipal s'interpose et attrape le type aux cheveux – protestations de la foule – le garde est confus et disperse les gens – dans l'ensemble la foule semble hostile à cette hostilité contre « l'étranger ». Je viens au café de « Flore » et j'écris à Bost.

A 6 h. Gégé arrive; elle est nerveuse, les larmes aux yeux. Ella Pardo arrive aussi, elle me parle de sa séparation avec son ami qu'elle a quitté brusquement au milieu de la rue, sans pouvoir aller jusqu'à la gare. Pardo plaisante et rit; des gens de « Flore » disent encore qu'ils ne croient pas à la guerre; mais des gueules sinistres. Je fais parler Gégé sur les gens de « Flore »; impression d'être liée à tous; ça bouge, ça grouille, on ne sent aucune vie personnelle, mais la communauté vit en soi comme chez les primitifs. On va au restaurant des St Pères, il y a Sonia et plein de types de « Flore »; on s'assied dans une salle au fond et là, un moment affreux en commandant le pâté, le beaujolais; je retrouve ma vie individuelle, il me semble que je vais me mettre à crier. Il y a là un type de chez Hachette, Philippe Aberi (?), un Grec très sûr de lui; ils déconnent formidablement sur la politique, Pardo essaie de soutenir l'U.R.S.S., disant que c'est un plan machiavélique pour susciter révolution et triomphe du parti. On sort; Aberi raconte son travail aux Messageries Hachette avec les types mobilisés, les camions réquisitionnés et les femmes qui chialent; toutes les librairies des métros sont sur le pavé. Il s'attendrit devant un couple: « Ces gens simples, ça doit être si dur de lâcher une femme »; l'imbécile! On remonte avec Gégé la rue de Rennes toute noire et on s'assied au « Dôme »; nuit épaisse. Un policier discute

Simone de Beauvoir

Journal de guerre

SEPTEMBRE 1939

JANVIER 1941

Ce journal de la déclaration et du début de la guerre (sept carnets) ne constitue qu'un fragment du journal que Simone de Beauvoir tint dès sa jeunesse, presque dès son enfance, et sa vie durant, quoique par intermittence. Il faut le considérer comme une partie d'un tout considérablement plus vaste. Mais sa publication isolée a été conçue comme complément de la correspondance avec Sartre, dont plus de la moitié appartient à la même période noire de 1939 et 1940. Il a paru intéressant de confronter les deux versions contemporaines dans leurs subtiles mais significatives différences. Surtout, le journal vient combler les trous de la correspondance, inévitables lorsque les deux épistoliers se rejoignaient : visite clandestine du Castor à Brumath, en novembre, permission de Sartre venu à Paris, en février, ou pendant leur brutale séparation, toute communication coupée, quand Sartre fut fait prisonnier en juin 1940. Il permet alors de reconstituer l'histoire dans sa continuité.



9 782070 718092



90-II A 71809 ISBN 2-07-071809-3

Extrait de la publication

110 FF tc